

manière ! L'intellectuel peut prendre la place du dissident.

N. O. – *Et la prendre même dans une démocratie ?*

S. Rushdie. – Certainement ! Dans la mesure où l'intellectuel, pour moi, est d'abord celui qui a une certaine idée de ce que signifie être un citoyen. C'est pourquoi, par exemple, je ne peux pas prendre le terme « intellectuel » et l'accoler à « nazi », ou « fasciste », ou « totalitaire », sans aboutir à une contradiction, à un non-sens... Or dans nos démocraties très peu de gens en fait participent à l'exercice du pouvoir et à la définition du monde. L'intellectuel le peut plus que tout autre. Il doit par conséquent utiliser à plein ses droits de citoyen.

B.-H. Lévy. – J'ajouterais que les intellectuels sont le symbole de cette exigence d'abstraction, d'universalité qui caractérise la citoyenneté. En ce sens, ils sont un bon indicateur du degré de démocratie et de citoyenneté d'une société.

N. O. – *Précisément... Vous, Bernard-Henri Lévy, vous venez d'exercer vos droits en participant au comité de soutien de Lionel Jospin. Et vous, Salman Rushdie, on vous a vu à Paris rencontrer les candidats à la présidentielle pour leur réclamer de la fermeté à l'égard de l'Iran. Les intellectuels jouent-ils le rôle d'un lobby qui cherche à infléchir les décisions politiques ?*

S. Rushdie. – Quand j'ai rencontré les candidats à la présidentielle française, je dois dire que je ne l'ai pas fait en tant qu'intellectuel intervenant dans un débat public, mais plutôt comme un individu qui appelle à l'aide. Et donc je ne tire aucune conclusion de ces rencontres quant au rôle de l'intellectuel ; mais on a promis de m'aider, et pour moi cela, c'était important.

B.-H. Lévy. – Pas de vraie leçon philosophique, non plus, à tirer de mon soutien à Jospin. Je suis content de l'avoir fait. D'abord parce que le type est bien. Ensuite parce qu'il me semble essentiel au bon fonctionnement de notre vie démocratique qu'un représentant de la gauche figure au second tour. Mais bon, de là à gloser sur la plus ou moins grande indépendance des intellectuels...

N. O. – *En somme, vous ne croyez ni l'un ni l'autre à la solitude glorieuse de l'intellectuel ?*

S. Rushdie. – Je préfère avoir les mains sales, les plonger dans la marmite et voir ce que je ramène à la surface. Bernard a écrit un livre sur la pureté. J'ai soutenu la même chose toute ma vie. La pureté, le pedigree ne servent à rien. Il faut célébrer les bâtards !

B.-H. Lévy. – Ce n'est évidemment pas moi qui vais faire l'éloge de la pureté ! Cependant, je crois qu'on ne peut pas toujours baigner dans le monde. Le travail d'une œuvre réclame à un moment donné une mise à l'écart. Il ne s'agit pas alors de décider : « Je ne me salis plus les mains », ou, comme Joyce : « Périssent les Polonais, pourvu que vive "Finnegans Wake" ! » Non, mais il y a des moments où un intellectuel est brusquement, nécessairement et temporairement indifférent au monde.

S. Rushdie. – C'est vrai ! Je l'ai vécu moi-même intensément, après deux ans de polémique et de vie publique où j'avais cessé d'écrire. Un jour il m'a semblé que, si je continuais ainsi, je scellais ma propre défaite, puisque la fatwa contre moi a pour but premier de m'empêcher de faire mon métier d'écrivain. Alors je me suis retiré dans mon coin pour travailler et publier. Cet entretien est le premier que je fais depuis très longtemps, et le plaisir que j'y prends tient à ce qu'aucune petite voix intime et lancinante ne vient me dire : « Que fais-tu là ? Rentre à la maison et travaille ! »

N. O. – *L'un des débats qui divisent aujourd'hui le monde intellectuel porte sur le sérieux des travaux, la compétence dans une spécialité, la détention d'un savoir complexe, approfondi, qui serait le lot des uns, contre la légèreté, le simplisme et la vanité des autres. Qu'en pensez-vous ?*

B.-H. Lévy. – C'est une fausse opposition. Sans la

*Rushdie :
« La fatwa
contre moi
a pour but
premier de
m'empêcher
de faire mon
métier
d'écrivain. »*



connaissance, le savoir, lesquels ne sont de toute façon pas absolus, qui pourrait se prétendre intellectuel ? La question est plutôt celle-ci : ce savoir est-il l'élément décisif lorsque l'intellectuel se prononce ? Evidemment non. Quand Voltaire défend Calas, il n'arme pas son jugement avec l'Encyclopédie. Quand Zola défend Dreyfus, il commence par la colère, la révolte. Ce terrorisme de la compétence, je vois trop quel alibi il procure, en revanche, à ceux qui ne veulent rien faire. J'ai le souvenir de Lévi-Strauss à qui l'on demandait un jour son avis sur la Nouvelle-Calédonie et qui avait répondu : « Je ne suis pas assez compétent pour avoir une opinion. » Dommage... J'ajoute que le savoir n'a jamais empêché les intellectuels de commettre des erreurs, de se laisser aller à de grands égarements. Le sérieux de leurs travaux ne pèse pas grand-chose face à une passion fondamentale, et à la séduction qu'exercent sur eux certaines idéologies. C'était vrai à l'époque des fascismes et des communismes, ça le reste aujourd'hui. Ceux qui acceptent les ravages des intégrismes, serbe, musulman, hutu, etc., sont souvent des autorités sur ces questions. Malgré cela, ils prennent le parti de l'injustice, des assassins. Malgré cela,

vous avez des intellectuels très savants qui ne comprennent rien à la situation et entretiennent cette fameuse idéologie, tellement perverse, qui consiste à croire qu'il n'y a que des victimes et pas de coupables.

S. Rushdie. – Je voudrais donner deux exemples personnels. A la fin de l'année dernière, au Parlement des Ecrivains de Strasbourg, j'ai été honoré de présider à la présentation des écrivains algériens. J'ai beaucoup appris en les écoutant, mais je n'avais pas besoin de les entendre, je n'avais pas besoin d'en savoir très long sur l'Algérie pour savoir de quel côté je me trouvais. De même, je n'avais pas besoin de connaître la qualité littéraire de l'œuvre de Taslima Nasreen pour savoir quel principe j'avais à défendre. J'ai appris plus tard que certains intellectuels français allaient jusqu'à contester la fatwa dont Taslima est l'objet : c'est une absurdité patente, c'est pitoyable. Pour le reste, quoi qu'un intellectuel ait lu, appris, emmagasiné, il doit assumer son ignorance. Aussi, je crois que les intellectuels qui, parce qu'ils ont une connaissance sérieuse d'une culture, justifient les crimes commis au nom de cette différence culturelle, font une erreur colossale sur ce qu'il convient d'appeler une culture. Quand on invoque ce prétexte, je crois qu'il faut vraiment s'interroger sans prendre de gants. Lorsque les intégristes disent : « Cela fait partie de notre culture, de nos coutumes, de tuer ceux qui ne sont pas d'accord avec nous, et c'est Dieu qui le veut ainsi », il n'y a qu'une réponse à leur opposer : « Non, Dieu ne dit pas cela. » Il est impossible de leur rétorquer : « Effectivement, si c'est comme ça dans votre culture, allez-y, tuez ! »

N. O. – *Alors qu'est-ce qu'une culture, selon vous ?*

B.-H. Lévy. – En ce qui me concerne, j'ai d'abord essayé de fonder, de légitimer des valeurs universelles. En quoi sont-elles plus dans la vérité que les valeurs particulières ? En quoi sont-elles transcendantes, éternelles, incorruptibles ? Etrangement, au point où j'en suis aujourd'hui, je ne pose plus vraiment ces questions, car je ne suis plus très sûr qu'elles soient d'une grande utilité face aux barbares intégristes, iraniens, algériens et autres. D'autant que, si l'on ne croit pas en Dieu, on se prive des moyens de fonder cette transcendance...

Bien sûr, les droits de l'homme sont universels. Bien sûr, il faut ressasser l'interdiction de tuer. Mais cette interdiction est-elle plus « vraie » que le crime ? Faut-il convaincre les barbares de ses vertus ? Au point où j'en suis, je crois surtout que c'est, désormais, vision du monde contre vision du monde. Je considère que la vision démocratique, selon